

peter  
carey

---

parrot et olivier  
en amérique

Christian Bourgois éditeur



PARROT ET OLIVIER  
EN AMÉRIQUE

*du même auteur*

JACK MAGGS  
L'INSPECTRICE  
LA VÉRITABLE HISTOIRE DU GANG KELLY  
LA VIE SINGULIÈRE DE TRISTAN SMITH  
LE CHEMIN DU PARADIS  
MA VIE D'IMPOSTEUR  
OSCAR ET LUCINDA  
UN ÉCORNIFLEUR

*du même auteur*  
*chez Christian Bourgois éditeur*

HAUT VOL : HISTOIRE D'AMOUR  
UN AUTRE



PETER CAREY

PARROT ET OLIVIER  
EN AMÉRIQUE

Traduit de l'anglais (Australie)  
par Élisabeth PEELLAERT

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :  
*Parrot and Olivier in America*

CE LIVRE EST ÉDITÉ PAR IVAN NABOKOV

Ouvrage traduit avec le concours  
du Centre national du livre

© illustrations : p. 12, *célérier*, Mary Evans Picture Library ;  
p. 278, Eugène Delacroix, *Le 28 juillet 1830* :  
*La Liberté guidant le peuple*, RMN/Hervé Lewandowski ;  
p. 318, T. J. Maslen, *carte de l'Australie*,  
Mitchell Library, State Library of NSW.

© Peter Carey, 2009

© Christian Bourgois éditeur, 2011

pour la traduction française

ISBN 978-2-267-02149-3

*Pour Frances Coady*





« Pense-t-on qu'après avoir détruit la féodalité  
et vaincu les rois, la démocratie reculera devant  
les bourgeois et les riches ? »

« Toute vérité n'est pas bonne à dire. »

Alexis de TOCQUEVILLE



## *Olivier*

### I

Il ne faisait aucun doute pour moi qu'une chose cruelle et catastrophique s'était produite bien avant ma naissance et pourtant le comte et la comtesse, mes parents, ne m'ont jamais révélé quoi. En conséquence, mon organe de la curiosité est devenu excitable et j'étais, enfant, de constitution la plus nerveuse et malade qui se pût concevoir – maigre, pâle, grimant partout, furetant dans tous les fossés et les greniers du château de Barfleure.

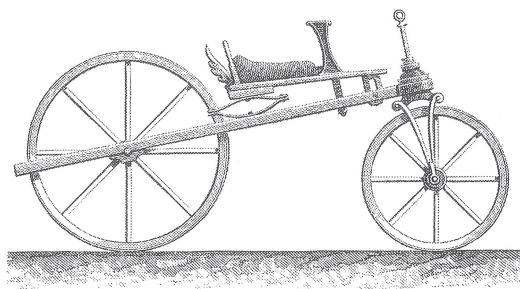
Songez pourtant : Étant donné la férocité de mes investigations, n'est-il pas un peu louche que je ne sois jamais tombé sur le *célérifère*\*<sup>1</sup> de mon oncle ?

Peut-être le *célérifère*\* était-il chose connue dans votre famille. Dans la mienne, c'était, comme tout le reste, un mystère. Cette bicyclette en bois malcommode, fabriquée par mon oncle Astolphe de Barfleure, ne fut découverte que le jour où un couple de couvreurs itinérants la virent *sanglée* aux poutres. Pourquoi *sanglée*, je l'ignore, je ne comprends pas non plus pour quelle raison mon oncle – car j'imagine que c'était lui – avait, pour cette besogne, choisi

1. Les mots en italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (*N.d.T.*)

deux colliers de chien en cuir. Il est dans mon caractère d'imaginer quelque tragédie – la mort de chiens fidèles par exemple – mais peut-être tout simplement mon oncle n'avait-il que ces colliers de chien sous la main. Quoi qu'il en soit, c'était typique des énigmes tapies au fond du château de Barfleur. Au moins ce n'est pas moi qui l'ai trouvée et, encore aujourd'hui, je frémis à l'idée de la façon dont ma mère aurait réagi si cela avait été le cas. Ses émotions étaient toujours imprévisibles. Quant à ses sentiments maternels, ceux-ci ne s'exprimaient pas de manière conventionnelle, mais je me délectais de ces moments, en aucun cas exceptionnels, où elle craignait pour ma vie. Il est attesté qu'en l'an 1809 elle a appelé le médecin à cinquante-trois reprises. Vingt ans après elle prendrait encore les mesures les plus extravagantes pour me sauver la vie.

Mon enfance ne fut ni bénie ni ternie par le *célérier*\*, et je ne l'aurais même pas évoqué du tout si – tenez, là, nous l'avons sous les yeux.



Naturellement, le dessinateur autrichien ne parvient pas à faire ressortir les trois dimensions.

Cependant :

Peut-il exister véhicule mieux approprié à la tâche que je me suis si étourdiment assignée, et à laquelle vous, au fait, avez prêté appui en prenant ce volume entre vos mains ? Car vous avez accepté d'être transporté dans mon enfance où il sera prouvé, ou, sinon prouvé, du moins fortement suggéré, que la forme de mon crâne, ma phrénologie singulière, le volume de mes poumons ont été déterminés par de mystérieuses pressions exercées au cours des années précédant ma naissance.

Nous allons donc *croire* que nous avons disposé d'une grotesque et antique bicyclette au cadre de bois en forme de cheval, et naturellement si c'est par ce moyen que nous devons approcher ma maison, nous devons nous préparer à pousser le passe-temps de mon oncle dans les bosquets sur un tapis de branches mortes. Il ne sert pratiquement à rien dans ces bois au terrain accidenté où, en compagnie de l'abbé de La Londe, mon cher Bébé, j'ai abattu des rosignols et des moineaux en si grand nombre que j'en ai couvert de bleus ma petite épaule.

« Attention, Olivier cher, faites attention. »

Nous pouvons oublier les saignements de nez pour l'instant, bien que pour être *réaliste* il faille déjà anticiper le sang – des jets spectaculaires, des flots splendides –, mon corps ayant toujours été un contenant trop mince pour les passions qui couraient dans ses veines, mais puisque nous inventons notre aventure, nous allons admettre qu'il n'y a pas de sang, pas de compresses, pas de sangsues, pas de galops effrénés pour aller arracher le médecin à son déjeuner.

Et ainsi donc, nous lecteurs pouvons quitter la soyeuse et traître Seine, traverser les bois accidentés et pénétrer sur le sentier qui traverse les tilleuls et moi, Olivier-Jean-Baptiste de Clarel de Barfleur de Garmont, aristocrate de Myopie, je suis libre de voler comme Mercure tout en

indiquant le flou du potager à gauche et l'aquarelle indistincte du verger à droite. Voici les effluents de la route de village par laquelle je peux voguer, glisser, aussi aveugle qu'une chauve-souris, entre les grilles ouvertes du château de Barfleur.

Bonjour, Jacques, bonjour, Gustave, Odile. Je suis de retour.

Tout de suite à droite se trouve le palais de justice de Papa où il célèbre les mariages des jeunes paysans, leur épargnant ainsi le service militaire et une mort prématurée dans l'armée de Napoléon. Inutile de dire que nous ne sommes pas partisans de Bonaparte et que mon papa laisse les intrigues aux autres. Nous menons *une vie tranquille*, dit-il. *En Normandie, en exil*, dit-il également. Ma mère dit la même chose, mais avec plus d'amertume. Il n'y a que dans notre architecture que vous pourriez déceler des signes de notre puissant traumatisme familial. Nous menons une vie tranquille, mais notre cour ressemble à un champ de bataille, sa rigueur d'autrefois insultée par un océan de tranchées, de fortifications, de boue rouge, de sable blanc, de dalles grises et de cinquante-quatre forsythias aux racines enveloppées de toile de jute. Afin que la cour atteigne sa gloire véritable, l'architecte autrichien a été installé dans la chambre Bleue avec ses tables à dessin et ses crayons. Vous pourrez en passant apercevoir cette *pédante* créature.

J'ai omis de signaler le défaut le plus sérieux présenté par le véhicule de mon oncle – l'absence de guidon. Il a bien d'autres défauts, mais qui s'en soucie vraiment ? Le *céléritifère\** à deux roues était une de ces machines éblouissantes dont on commence par se moquer parce qu'on ne voit pas à quoi elles peuvent servir jusqu'au jour où, dans une grande précipitation, tel un valet italien tombant dans l'escalier,

elles se présentent à nous, indispensables, concrètes, extraordinairement utiles.

Les années avant 1805, quand on m'a apporté à ma mère pour me nourrir, étaient une époque d'inventions de grande beauté et de grande terreur – je m'en suis très vite rendu compte sans savoir exactement en quoi consistaient la beauté ou la terreur. Ce que je comprenais s'appuyait seulement sur ce que nous nommons l'*agrégat symbolique* : c'est-à-dire la confluence des secrets, le goût troublant du lait de ma mère, ma propre respiration, le meuglement vraiment horrible et continu des bêtes condamnées qui, particulièrement les après-midi d'hiver, à l'heure où les serviteurs ont encore oublié d'allumer les lanternes, m'affligeaient incroyablement.

Mais des centaines de mots ont été épuisés et il est temps certainement d'entrer dans ce château, en passant tranquillement sur nos deux roues entre deux grandes portes bleues où, ayant tourné tout de suite à droite, nous serons *catapultés* tout le long de la longue et haute galerie, roulant si vite que nous pousserons des cris et que nous aurons juste assez de temps pour remarquer, à gauche, le vaniteux architecte et son frêle assistant aux cheveux blonds. À droite – regardez vite – se trouvent six hautes fenêtres, chacune présentant l'inquiétant chaos de la cour, et les grilles, devant lesquelles les paysans et leurs bêtes laissent tomber sans répit de la paille et des matières fécales.

Vous pourriez aussi observer, entre chaque fenêtre, le portrait d'un Garmont, d'un Barfleur ou d'un Clarel, une lignée qui remonte si loin dans le temps que si mon père, à l'époque la plus noire de la Révolution, avait essayé de brûler toutes les lettres et tous les documents permettant de le relier irrévocablement à ces nobles privilèges et périls, il aurait vu ses papiers s'envoler vivants du bûcher dans la cour, quatre cents ans d'histoire se transformer en

corbeaux de feu, portés par des ailes de flamme, une plaie, montant dans un ciel turquoise et glacé que je n'ai pu voir, n'étant pas encore né.

Mais aujourd'hui le ciel est clair et ensoleillé. La longue galerie est une piste pavée de marbre et nous glissons vers cette porte basse et sombre, le petit oratoire où Maman passe souvent ses matinées à prier.

Comme ma mère n'est pas en train de prier, nous devons porter notre machine pour lui rendre visite. Que quiconque ait pu choisir du chêne pour un tel engin dépasse l'entendement, mais il est clair que mon oncle était un artiste *peu ordinaire*. À présent dans cet escalier interminable, je sens le lent passage de mon souffle comme une râpe à l'intérieur de ma gorge. Ce n'est pas drôle, monsieur, mais ne soyez pas inquiet, je suis peut-être un petit garçon maigre aux épaules tombantes et aux bras grêles, mais j'ai le sang froid et fort et je suis capable de traverser la rivière à la nage, d'abattre un oiseau et de porter le *célérier*\* jusqu'au deuxième étage où je vais vous présenter à la silhouette enveloppée d'une cape, les yeux bandés sur le lit de repos, ma mère, la comtesse de Garmont.

Pauvre Maman. Voyez comme elle souffre, le visage tendu, luisant dans l'obscurité. Dans sa jeunesse elle n'était jamais malade. À Paris, c'était une beauté, mais Paris lui a été confisqué. Elle a son hôtel rue Saint-Dominique, mais mon père est un homme prudent et nous sommes en exil à la campagne. Ma mère porte le deuil de Paris, bien que parfois elle fasse penser à une pénitente. A-t-elle commis un péché ? Qui pourrait me le dire ? Elle porte des vêtements sombres et amples comme il sied à une femme pieuse. Sa vie est une sorte de martyr sacré dont le déroulement se situe sur un plan au-dessus de l'enfant qui trahit ses espérances.



Moi aussi je suis malade, mais en aucun cas ce n'est la même chose. Je suis, comme je le déclare souvent moi-même, une *pauvre bête*.

Regardez, la malheureuse petite créature – la tête sous une serviette, enveloppée de vapeur, et le bon Bébé, qui m'a aussi souvent tenu lieu d'infirmière que de tuteur et de confesseur, assis patiemment à côté de moi, sa grande main sur mon dos étroit pendant que je cherchais un souffle de vie si longuement et si âprement qu'il m'arrivait – encore dans les affres de la *crise* – de m'endormir et de me réveiller le nez ébouillanté dans la bassine, les poumons luttant pour respirer comme des poissons dans un seau.

Après combien de nuits à suffoquer étais-je encore éveillé pour voir la lumière pâle de l'aube tirer des eaux de la nuit les feuilles des peupliers humides de rosée, entendre le croassement des corbeaux, ces antiques gargouilles, cauchemars de la vie à la campagne ?

Je savais qu'à Paris je serais guéri. À Paris je serais heureux.

L'abbé de La Londe pensait au contraire que Paris était une fosse de miasmes infects et que l'air de la campagne était bon pour moi. Il aurait dû me faire attaquer mon Catulle et mon Cicéron, au lieu de quoi il m'entraînait, mousquets prêts à faire feu, dans ce que nous appelions les *Cent Pieds de Fond* où nous nous occupions à abattre des colombes et des grives, et Bébé jouait le rabatteur, le gardien et le prêtre. « Quel splendide fusil », disait Bébé, en courant pour ramasser notre butin. « *Quam sagaciter puer telum conicit !* » traduaisais-je. Il n'a jamais su que j'étais myope. J'avais un tel désir de lui plaire que je tirais sur des cibles que je ne voyais pas.

Ma mère souhaitait que je m'adresse à lui en disant *vous\** et *L'Abbé\**, mais tel était le personnage qu'il restera *Bébé\** jusqu'au jour de sa mort.

On lui avait confié une étrange petite créature à aimer. C'était un homme fort et beau, aux cheveux blancs neigeux et au regard perçant très facilement attendri. Il avait élevé mon père et à présent je m'en remettais entièrement à lui, à ses grosses mains couvertes de taches de vieillesse, à sa patience, à l'odeur du tabac de Virginie qui salissait l'épaule de sa soutane et me remplissait des atomes de l'Amérique vingt ans avant que j'aie en respirer l'air. « Venez, jeune homme, disait-il. Venez, il fait beau aujourd'hui – *Decorus est dies*. » Et il y avait de grandes chances pour que la grêle vous fouettât le dos, mais il s'émerveillait, non pas de la cruelle volée de coups, mais du miracle de la glace. Ou sinon de la glace, alors du vent – soufflant avec une telle violence qu'il semblait que la mer du Nord elle-même remontait la Seine et risquait de faire s'effondrer le mur séparant le fleuve du *bain*\*.

Les timorés ne nageaient pas, mais Bébé veillait à ce que je ne sois pas timoré. Il plongeait dans la partie profonde du *bain*\*, aussi nu qu'une statue brisée – « Venez Auguste Olivier ».

Si je devins – à l'opposé de toutes les intentions divines – un nageur puissant, ce n'est pas à cause des préceptes dangereux de Jean-Jacques Rousseau, mais à cause de ce bon prêtre et de mon désir de lui plaire. J'étais prêt à tout pour lui, jusqu'à me noyer. C'est lui qui me tenait tout le temps éloigné de l'horrible *atmosphère* qui régnait dans la maison de mon enfance et si je passais trop de nuits en compagnie de médecins et de sangsues, je connaissais, en dépit de moi-même, les plaisirs sensuels des saisons, la bonne boue rouge qui desséchait mes mains tendres.

Naturellement j'exagère. J'ai vécu seize ans au château de Barfleur et on ne trouvait pas toujours ma mère allongée dans son coin les draps remontés sur les yeux. Il y avait, au-dessus du bureau que mon père fermait à clef,

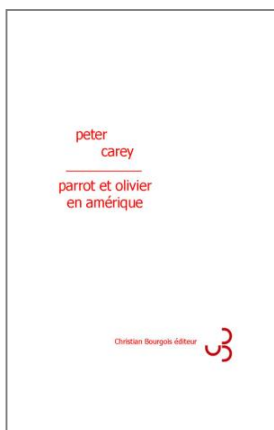
un grand et ravissant portrait au crayon de ma maman, aussi léger que le rêve d'un enfant qui ne naîtrait jamais. Son nez ici était peut-être un peu trop étroit, un rien sévère, mais il y avait une vitalité si réelle dans le rendu. Elle offrait un front clair, une expression franche, un regard interrogateur qui plongeait directement dans celui du spectateur, pas seulement dans ce portrait, mais ailleurs aussi – car maintes fois le soir, alors que j'étais enfant, elle quittait son lit pour se vêtir de tous ses atours et accueillir nos vieux amis, non pas ceux élevés si récemment et si promptement à ce rang, mais des nobles de robe et d'épée. Se tenir dans la cour ces soirs-là quand tous les beaux carrosses avaient disparu derrière les écuries, voir la lune vague et les nuages délayés courir au-dessus de la Normandie, c'était se retrouver transporté dans une époque révolue, et chacun se dirigeait vers la grande porte, non pas à toute vitesse sur une bicyclette, mais d'un pas chaussé et solennel et, dès l'entrée, respirait non pas l'odeur de la poussière et des toiles d'araignées, mais celle de la poudre fine sur les perruques des hommes, des parfums délicieux sur les gorges des dames, cette extraordinaire palette de l'*Ancien Régime*\*, ces roses et ces verts, ces soies et ces satins somptueux dont les couleurs luisaient et disparaissaient dans les plis et s'estompaient dans la nuit éclairée aux chandelles, ces soirs-là ma mère était la plus lumineuse de toutes les beautés. Pourtant sa beauté réelle – évanescence, palpante, plus profonde, au grain plus accentué que dans son portrait au crayon – ne se révélait que lorsque l'auditoire de serviteurs en livrée avait été renvoyé. Alors on tirait les rideaux, mon père préparait lui-même le café et servait ses pairs cérémonieusement, l'un après l'autre, et ma mère, dont la voix sur son lit de malade était fine comme le papier, commençait à chanter :

*Un troubadour du Béarn,  
Les yeux remplis de larmes...*

À cet instant elle n'en respectait pas moins les convenances. Ses mains fines reposaient simplement sur ses genoux et c'était à Dieu Lui-même qu'elle choisissait de révéler sa voix forte de contralto. J'ai trop souvent, de façon indiscreète semble-t-il aujourd'hui, parlé publiquement du « *Troubadour béarnais\** » que chantait ma mère, par conséquent cette histoire s'est recouverte d'une couche vernissée qui la rend terne, comme une céramique prisonnière d'un musée et dont on s'est trop souvent et trop familièrement enquis. De sorte que n'importe quel bourgeois acquis au tutoiement peut, ainsi que sa femme, savoir que la comtesse de Garmont chantait le roi mort en versant des larmes, mais rien ne leur révélera jamais l'étonnement et la peur que les émotions de sa mère provoquaient chez Olivier de Garmont, et – Dieu me pardonne – j'étais jaloux de la passion qu'elle étalait si *effrontément*, de ce trésor de sentiment historique qu'elle m'avait caché. Et donc, comme il me fallait rester poliment près du fauteuil de mon père, je devais dissimuler mon émotion tandis qu'elle distribuait un plaisir qui m'appartenait de droit. Nos hôtes pleuraient et je ressentais une répugnance violente devant cet acte intime auquel elle se livrait en public.

*Les yeux remplis de larmes,  
Chantait à ses bergers  
Ce refrain redoutable :  
Louis, le fils d'Henri,  
Est captif à Paris.*

Réalisation : Nord-Compo à Villeneuve-d'Ascq  
Impression : CPI Firmin-Didot à Mesnil-sur-l'Estrée  
Dépôt légal : mars 2011. N° 2090 (00000)  
Imprimé en France



# Parrot et Olivier en Amérique Peter Carey

Cette édition électronique du livre  
*Parrot et Olivier en Amérique* de Peter Carey  
a été réalisée le 19 février 2011  
par les Éditions Christian Bourgois.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782267021493).  
ISBN PDF : 9782267021905.  
Numéro d'édition : 2090.